GIORGIO PRESSBURGER

Nouvelles triestines

traduites de l'italien
par Marguerite Pozzoli

ACTES SUD

AVANT-PROPOS

Les histoires qui composent ce recueil sont nées des récits de certaines connaissances, de ragots de café et de chroniques citadines, tristes ou cocasses. En tant que telles, elles pourraient même être vraies. En fait, je les ai passablement remaniées en les adaptant à ce que je pense être la vérité. Qui n'a pas grand-chose, ou rien à voir, avec les faits réels. Vérité et réalité : un binôme complexe, mais avec un peu de sagacité, on peut en désamorcer la charge explosive, de sorte que ce recueil doit être considéré comme une œuvre d'imagination à part entière.

Parmi les nombreuses histoires que j'ai entendues, celles que vous lirez ici mettent souvent en scène des personnages qui ont des velléités artistiques. C'est très fréquent dans notre ville. Le sens du commerce va souvent de pair avec une aspiration de dilettante dans le domaine des arts. Il y a ceux qui écrivent des poèmes, ceux qui peignent, ceux qui collectionnent des tableaux, ceux qui prennent des leçons de chant, comme le raconte aussi le grand Umberto Saba dans un court texte en prose. Au fond, nous sommes tous des dilettantes face à notre destin. Et souvent, c'est ce qui nous sauve (et qui, parfois, nous condamne).

Mais outre les personnes et leur histoire, je voulais aussi parler, dans ces nouvelles, de la ville, aujourd'hui célèbre et, dirai-je, admirée dans tout le monde occidental. J'espère que ceux qui liront ce livre viendront voir de près certains des lieux mentionnés, même si ce ne sont que des lieux et non des monuments célèbres. C'est justement l'un des aspects les plus fascinants de Trieste : elle est elle-même un monument à la discrète, paresseuse, turbulente, malheureuse et joyeuse humanité.

G. P.

LE TESTAMENT TAUSSIG

Via Brunner

"Je fais quoi ? Je prépare d'abord le café, puis je vais au cabinet ? Ou bien je fais l'inverse ? se demanda l'ingénieur en se réveillant, à cinq heures du matin. Si je vais d'abord au cabinet, je ferai le trajet deux fois : je traverse le couloir, j'entre dans les toilettes et je m'occupe de mes besoins corporels. Ensuite il faut que je revienne, que je retraverse le couloir et que j'aille dans la cuisine. Si je prépare d'abord le café, je ne ferai le trajet jusqu'aux toilettes qu'une seule fois. Oui, je vais faire ça. C'est plus économique. Le couloir une seule fois."

L'ingénieur mit son projet à exécution.

Il prit son café, alla aux toilettes et fit ce qu'il avait établi en son for intérieur. L'ingénieur vivait dans une maison modeste, "d'époque" comme on les appelle, c'est-à-dire dans un immeuble construit il y a environ cent ans. Il vivait presque misérablement. "Pourquoi devrais-je dépenser mon argent pour une maison plus spacieuse, pour une domestique attitrée ? disait-il à son neveu, lui aussi ingénieur. Qu'elle vienne une fois par semaine ou une fois tous les quinze jours, c'est plus que suffisant." Et la maison s'enfonçait dans le chaos.

Un matin, son neveu le réprimanda pour ce désordre. Comment pouvait-on supporter cela ?

— Ça n'a aucune importance. L'ordre est utile dans d'autres domaines, pas dans celui de la maison. Tu ne crois pas ? demanda-t-il à son neveu, qui vivait avec lui.

— Dans quels domaines est-il utile ?

— Dans l'existence. Les comptes. Les investissements. Les affaires. La vie intérieure. Dans quelques menues distractions : la peinture, par exemple. Moi je peins, comme le faisait aussi Lager, paix à son âme. Et dans le commerce.

— Mais dans ces domaines-là, il n'y aura jamais d'ordre.

— Il y en aura un. Tu verras, quand je serai mort. Quand tout ce que je possède sera à toi.

— Tout ce que tu possèdes ?

— Oui, tu verras.

Le neveu ne savait rien de son oncle, ex-ingénieur, ex-importateur de café, ex-mari sans enfants. (Sa femme était morte dix ans auparavant.) Le neveu était allé habiter chez le vieux, parce que cet ex-homme se sentait seul. Il avait peur de mourir seul.

— Ne parlons pas de ta mort. Pourquoi en parles-tu sans arrêt ?

— Pour me sentir encore vivant.

— Quel âge as-tu ?

— Soixante-quinze ans. Et je crains de ne pas aller beaucoup plus loin.

Un matin, il se réveilla en proie à une grande agitation. Il était en sueur, son cœur battait très fort.

"Qu'est-ce que je fais ? Je me prépare un café ? Non, je vais d'abord aller aux toilettes. Mais si je vais aux toilettes…" Il poursuivit ses inutiles calculs sur l'économie et la rationalité de son existence. Il

opta pour les toilettes et la libération momentanée de sa vessie. Puis il se rendit dans la cuisine.

“Qu’est-ce que je dois sortir du buffet en premier ? La cafetière ou le bocal à café ? Il vaut peut-être mieux sortir d’abord le bocal, l’ouvrir… Non, le mieux est de prendre d’abord la petite cuillère dans le tiroir.”

L’ingénieur Taussig mesura bien chacun de ses propres gestes et mouvements. En réalité, il ne voulait en faire aucun. Son rêve était de rester inerte, de se laisser totalement servir comme il l’avait fait avec sa femme, du vivant de celle-ci. Mais elle était morte.

Le matin de ce réveil agité, il ne vit pas son neveu sortir de sa chambre. Il alla frapper à la porte mais n’obtint aucune réponse. “Comment cela se fait-il ? Se pourrait-il qu’il ne soit pas rentré ? Je frappe à la porte avec tous les doigts ou juste avec l’index et le médius ? Avec tous les doigts, ça demande moins d’efforts…”

Il frappa. Aucune réponse. “Je peux tourner la poignée et entrer, ou est-ce malpoli ? Mais s’il a besoin d’aide, ce n’est peut-être pas malpoli.”

Il tourna la vieille poignée en laiton, poussa la porte. Dans la chambre, il faisait sombre. Les volets étaient clos. “J’allume la lumière ? Il pourrait le prendre comme une intrusion. Le pauvre. Il doit avoir sommeil. Il travaille trop. Mais écoutons plutôt sa respiration.”

C’était une respiration haletante, presque un râle. “Mon Dieu, qu’est-ce que c’est ? Je ne l’ai jamais entendu respirer ainsi.”

— Roberto ! appela-t-il à voix basse. Aucune réponse. Roberto ! Qu’est-ce que c’est que cette respiration ! Tu ne te sens pas bien ? Aucune réponse.

L'ingénieur Taussig alluma la vieille lampe, une sorte de conque en pâte de verre. Son neveu était couché, de la couverture n'émergeaient que ses cheveux aile de corbeau, tout ébouriffés.

— Roberto ! appela-t-il pour la troisième fois, fort, la voix étranglée par l'épouvante.

Roberto sortit la tête de sous la courtepointe, cligna des paupières ; il ne comprenait rien, ni qui il était ni où il était, ni qui était ce vieux. Au bout d'un instant, une lueur parut illuminer ses pensées.

— Hier soir, j'ai trop bu, dit-il. Je ne bois jamais. Je vais m'habiller.

— Tu as bu ?

— Cinq bocks de bière. Chez Pepi Sc'iavo. Avec qui j'étais ? Je ne m'en souviens plus.

Il se rendormit.

"Mon neveu qui boit ? Bizarre. C'est un brave garçon. Regardez-moi ça, comme il dort ! J'éteins la lumière ou je la laisse allumée ? Il vaut peut-être mieux la laisser allumée."

Au lieu de quoi, il éteignit la lumière, tira la porte derrière lui, prépara le café et, au bout d'une demi-heure, alla vider sa vessie.

La journée avait commencé.

Il s'assit à son bureau et fit une synthèse de ses avoirs. Quarante années d'activité, toute sa vie : voilà ce qu'il pensait. Mais sa vie ne se résumait pas à cette activité. Elle consistait aussi en son affection pour ce neveu, en son désir de le rendre heureux, au moins lui à défaut de quelqu'un d'autre. Mais qui ? Il n'avait aucune autre attache, aucun parent. Tous étaient morts pendant la guerre. Il pensa établir un testament en laissant tout, absolument tout, au jeune homme. Quel autre sens la vie

pouvait-elle avoir pour lui ? Comme ça, au moins, elle se prolongerait dans les objets, dans l'argent, dans les maisons sur une, deux ou trois générations.

"Je prends une feuille blanche quelconque ou du papier réglementaire ? Mieux vaut la seconde solution, ça fait plus officiel."

Il prit une double feuille et commença à écrire. Date, lieu, puis la phrase habituelle :

"En possession de toutes mes facultés mentales et de ma volonté pleine et entière…"

"Est-ce que je dois écrire « volonté pleine et entière » ? Où est-elle donc, cette volonté ? Il vaut mieux écrire « de ma volonté »." Il fit ainsi. "Ma volonté ? Où est-elle, cette volonté ? Moi, je ne veux rien, jamais. En pleine possession de ma possibilité de vouloir, plutôt." Il fit ainsi. Puis il s'enlisa. Tous les mots écrits lui semblaient mensongers. "En pleine possession ? La pleine possession n'existe pas. Les instincts, les sentiments, les désirs détournent l'homme de la pleine possession de sa volonté et de ses facultés. Et puis, à qui est-elle, cette possession ? À mon cerveau ? À la totalité de mon être ? Mais si je balance, si un jour je suis comme ci et un autre jour comme ça ? Alors, à qui est-elle, cette pleine possession ? Bah, laissons tomber." Il plia la double feuille, la rangea dans un tiroir du bureau et alla voir si son neveu s'était réveillé.

"Je dois frapper avec tous les doigts ou avec…" Il tenta obstinément de mettre de l'ordre dans ses actes. Il frappa avec l'index gauche plié en deux. "Non, pas en deux. La première phalange, la plus grosse, ne doit pas bouger. Ce sont les autres qu'il faut plier. Donc, l'index plié aux deux tiers." Aucune réponse n'arriva.

— Roberto ! appela-t-il derrière la porte.

Pas de réponse. L'ingénieur Taussig resta là, interdit.

— Roberto ! appela-t-il de nouveau. Pas de réponse. Il baissa la poignée, ouvrit doucement la porte, et que vit-il ?

Il y a plusieurs possibilités. Il vit son neveu encore endormi. Il vit son neveu gisant sur le lit, inanimé. Il ne vit pas son neveu, qui était sorti. Il vit son neveu assis au bord du lit, presque dans un état second, plongé dans ses propres pensées. L'ingénieur était incapable de décider de ce qu'il voulait voir. Il opta pour la dernière solution. Effectivement, son neveu était assis au bord du lit, en pyjama, et regardait devant lui en pleurant.

— Ce n'est pas vrai, je ne me suis pas saoulé hier soir. Je n'avais pas le courage de te le dire tout à l'heure. Je suis désespéré.

— Désespéré ? Mon pauvre petit. Pourquoi, pourquoi es-tu désespéré ? Je te laisse tout ce que j'ai.

— Je le sais. Je te remercie. Mais je suis désespéré.

— Que puis-je faire pour toi ? Pour que tu ne sois pas désespéré ?

— Rien. Changer mon cerveau. Ma mentalité. Mon âme. Mon esprit.

— Les changer ? Et comment ?

— Je ne sais pas. Je t'en prie, laisse-moi seul.

— D'accord. Mais la porte reste ouverte.

L'ingénieur sortit de l'obscurité de cette pièce. Il voulait surveiller les moindres faits et gestes de son neveu. Peut-être s'approcherait-il de la fenêtre. Dans ce cas, il faudrait courir et le retenir. Peut-être le jeune homme nouerait-il un drap, ou prendrait-il la ceinture de son pantalon. Il fallait faire attention. Aux cachets aussi. Le neveu n'opta pour

aucune de ces actions. Il resta assis au bord du lit, la tête pendante.

Retour en arrière. Son père, lui aussi ingénieur, ingénieur en mécanique, avait été renversé par une voiture quatre ans auparavant, un soir d'automne, à Opicina, alors qu'il promenait son chien Bob. Il était mort en même temps que le chien. L'assassin s'était éclipsé dans l'obscurité de la rue mal éclairée. La mère de Roberto, restée veuve, s'était installée au Venezuela, chez sa sœur : elle ne voulait plus vivre à Trieste qui lui avait apporté la mort à la maison, ni en Italie, trop bruyante et insouciante face à sa tragédie personnelle. Roberto avait repris la petite entreprise paternelle, une fabrique de machineries théâtrales. Art et technique. Et maintenant, il était là, avec sa vie qui pendouillait.

— Je vais t'emmener chez un psychologue, dit l'ingénieur deux heures après avoir laissé la porte ouverte.

— Chez un psychologue ? demanda Roberto. Un psychologue arrivera peut-être à changer mon cerveau, mon âme, mais pas les faits. Pas le monde.

— Mon cher petit, le monde est comme tu le vois, dit l'ingénieur, et il caressa la tête de son neveu. Cette vision peut changer. Nos visions changent toujours.

Taussig passa vingt coups de fil à des collègues d'autrefois, à des employés d'autrefois, à des ex-supérieurs. Il trouva deux noms de médecins auxquels il pouvait se fier. L'un était une femme, l'autre un homme. "Lequel des deux vaut-il mieux contacter ? L'homme ou la femme ? Ou tous les deux ? Peut-être la femme, elle fera moins peur à Roberto. Ou plus ? Lequel des deux sexes fait le moins peur ?"

Il contacta la femme, même si, personnellement, elle l'effrayait davantage. Peut-être songeait-il à une future et heureuse *liaison** de son neveu avec elle. "Et si elle est déjà mariée ? Ou si sa profession constitue un obstacle ?" Il annula le rendez-vous et en prit un autre avec le médecin homme. Entre-temps, son neveu s'était levé, était allé dans la salle de bains, s'était habillé et était sorti de la maison en murmurant :

— Je vais à la fabrique.

On dit beaucoup de choses en sortant de chez soi, et par conséquent en interrompant le contrôle des personnes qui nous surveillent, qui tiennent à nous, et qui, par conséquent, veulent nous dominer, posséder, anéantir, sanctifier ou tout simplement nous aimer, faire votre bien. L'ingénieur était inquiet. "Est-ce qu'il rentrera à la maison ? Où a-t-il bien pu aller ? S'il ne revient pas, où le chercher ? À la fabrique. Et s'il n'y est pas ? Je m'adresserai à la police. Ou aux carabiniers ? Quelle est la meilleure solution ? Si je choisis les carabiniers, où vaut-il mieux aller ? Via Combi ? C'est un bel édifice, et donc, les carabiniers seront peut-être plus aimables. Mais pourquoi penser à de telles éventualités ? Va-t'en, mélancolie, sale trompeuse, fille du diable !" En lui-même, il cita *Il Penseroso* de John Milton, qu'il avait lu, adolescent, dans une anthologie de la poésie anglaise dirigée par Antonio Serbo.

Il alla s'asseoir dans le petit séjour. Il attendait que le temps passe. Il alluma son lecteur de CD. "Quelle musique vais-je écouter ? Beethoven ? Trop héroïque

* En français dans le texte. *(Sauf mention contraire, toutes les notes sont de la traductrice.)*

pour moi. Mozart ? Il est trop excité, même s'il est harmonieux. Mieux vaut Beethoven." À la fin, il opta pour *Le Lac des cygnes* de Tchaïkovski. Une histoire pleine de menaces, pour ballet, mais une musique pacifiée en quelque sorte. Ce jour-là, la domestique vint et lui prépara son déjeuner. Une *brovada**, une dorade, une pomme cuite. "Je mangerai lentement, comme ça le temps passera et mon inquiétude sera engloutie en même temps que la nourriture."

Mais il n'en fut pas ainsi. Il passa par des souffrances terribles jusqu'au retour de son neveu. "Que puis-je faire pour lui ?" se demandait-il de manière obsédante. Pendant la journée, il se répéta un millier de fois sa propre maxime : pour bien vivre, il faut de la sincérité et de l'amour. "Ai-je été sincère avec lui ? Ai-je éprouvé de l'amour pour lui ? Mais qu'est-ce que la sincérité ? Et qu'est-ce que l'amour ?" se demanda-t-il tout l'après-midi et toute la soirée. À onze heures, son neveu fut de retour. Il le salua, mangea un morceau.

— Ne t'inquiète pas. Avec le temps, j'irai mieux. Roberto ne prononça que ces mots, puis il se retira dans sa chambre. Évidemment, ce soir-là, il ne fut pas question du psychiatre, c'est-à-dire du soigneur de l'âme.

En revanche, l'ingénieur se demandait s'il valait mieux pour lui aller se coucher, ou veiller sur son infortuné neveu.

Il alla se coucher. Mais il n'arrivait pas à s'endormir. Il voyait, dans la chambre de Roberto, la fenêtre défoncée, il voyait la veine bleuâtre sur le bras de celui-ci,

* Recette du Frioul semblable à la choucroute, mais les navets râpés remplacent le chou.